

les autres restaient plongées dans l'insensibilité la plus complète.

Cadiche, sur l'ordre de sa jeune maîtresse, était allée chercher le proviseur. En quelques minutes la chambre fut pleine de monde ; deux ou trois autres trous avaient été pratiqués, quelques feuilles de parquet soulevées, et de chaque trou, c'étaient des grappes vivantes, mais immobiles, qu'on jetait à mesure dans des baquets pleins d'eau, où elles passaient de vie à trépas sans se réveiller pour la plupart.

On reconnut alors que ces animaux avaient dû, depuis nombre d'années, élire domicile en cet endroit. Ils s'y étaient introduits par des trous s'ouvrant à l'extérieur du bâtiment, lequel était vieux et en assez mauvais état, agrandissant l'emplacement d'année en année, au point d'en faire une demeure spacieuse où elles formaient des colonies de plusieurs milliers d'individus qui s'y retiraient pour passer l'hiver dans le sommeil léthargique qui leur est propre. La pièce sous le plancher de laquelle elles avaient été découvertes, était restée longtemps inhabitée ; c'est ce qui explique qu'on ne s'était pas aperçu de leurs déprédations.

Inutile de dire que des mesures furent prises immédiatement pour délivrer la maison de ces hôtes incommodes.

* *

Quand Marguerite, quelques jours plus tard, fit son entrée au bal de la préfecture, les notes joyeuses d'une valse entraînant faisaient vibrer les lustres de cristal du grand salon. Une vingtaine de couples, qui semblaient avoir oublié tout au monde pour se livrer au plaisir de la danse, glissaient sur le parquet brillant. A peine les noms de M. et Mlle Paganel eurent-ils retenti, que les violons s'arrêtèrent comme par enchantement, et que les valseurs cessèrent de tourner pour se précipiter vers la porte, afin d'apercevoir l'héroïne de l'aventure qui, depuis huit jours, défrayait toutes les conversations. Les dames se haussaient sur la pointe des pieds pour glisser un regard, sans en avoir l'air, entre les épaules de leurs cavaliers ; l'histoire dit même — mais nous ne garantissons pas la vérité de cette assertion — que quelques unes grimperent sur les banquettes pour jeter un regard, peu bienveillant, dit encore l'histoire, sur cette merveille qui menaçait de les éclipser toutes.

C'est avec grand-peine que le sous-préfet, qui s'était porté en personne au devant des arrivants pour offrir son bras à Marguerite, réussit à la conduire à un fauteuil que la sous-préfète s'empressa de lui offrir à côté d'elle. A peine la jeune fille toute rougissante et ne comprenant rien à cet accueil triomphal y fut-elle installée, qu'une nuée de jeunes gens s'élança vers elle réclamant qui une valse, qui une gigue, qui un quadrille. En un clin d'œil son carnet de bal, qui passait de main en main, se couvrit des noms des danseurs les plus émérites ; et le plus élégant de tous la pria de vouloir bien conduire avec lui le cotillon.

Inutile de dire que chaque fois que les repos de la danse le permettaient, chacun de ses cavaliers demandait à la jeune fille le récit de la découverte des fameuses colonies de chauves-souris, dont personne ne s'était douté jusque-là.

Ce ne fut pas tout ; la semaine suivante l'un de ceux qui s'étaient montrés le plus assidus, un jeune professeur du plus grand mérite et du plus grand avenir, comblait les vœux du proviseur en lui demandant la main de sa fille.

Nous devons dire pourtant que ce ne fut pas précisément l'histoire des chauves-souris qui l'avait séduit ; seulement, ce petit événement avait donné à Marguerite, en le racontant, l'occasion de montrer qu'elle avait de l'esprit et de la grâce, ce qui avait mis sur le chemin pour découvrir ses autres qualités.

A quoi tient le succès pourtant !

Eudoxie DUPUIS.

L'arithmétique insiste à prouver qu'il vaut mieux qu'un enfant tombe du quatrième étage que quatre du premier. Chaque fois que vous lirez un accident de ce genre, consolez-vous par la loi des proportions.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE



Tom.—Jouons à Adam et Ève.

Estelle.—C'est bien : qu'est-ce que nous allons faire ?

Tom.—Tu vas me tenter avec ta pomme.

DÉLIVREZ-MOI DE MES AMIS

On a beau être le plus savant des ingénieurs civils, on ne peut pas tout prévoir. X... qui dirigeait les travaux d'un chemin de fer se fatigua des assiduités de son chien, qui le suivait partout. Il avait sous la main un moyen bien simple de s'en débarrasser : une cartouche de dynamite à la queue et tout était dit. Aussitôt conçu aussitôt fait, et, cinq minutes après, la malheureuse bête, attirée dans un champ, se voyait l'appareil caudal amélioré d'une canistre portant sa mèche tout allumée. Rien de plus pressé pour l'exécuteur des hautes œuvres de fuir rapidement le siège des opérations ; mais voilà le chien, épris d'un plus beau dévouement que jamais pour son maître, qui mesure sa vitesse sur celle de l'ingénieur et qui le suit pas à pas. L'un court-il, l'autre allonge le trot ; closures, fossés se sautent presque nez à nez. L'ingénieur se fait une petite démonstration pour se prouver qu'il aurait mieux fait d'avoir attaché la vilaine bête qui s'acharne à tant l'aimer ; mais la découverte est un peu en retard. Il lui reste le privilège de jeter des roches à la tête de son indiscret ami ; mais au moment où il va essayer du premier missile, une épouvantable explosion se fait entendre et l'ingénieur se répand dans l'immensité. Ses vœux sur le chien ont parfaitement réussi. Quant à lui, chaque ouvrier apporte au chef-lieu un petit débris de ses restes mortels. L'enterrement aura lieu lorsqu'on aura recueilli une cinquantaine de livres du défunt.

Les ennemis de la polémique énergique devraient se rappeler que l'abeille qui ne pique pas ne fait pas de miel.

Contre toutes les probabilités



Le cocard Lascie.—C'est que vous avez grandi, Lili ! Je ne puis pas croire que c'est vous qui p'curiez tout le temps pour vous faire prendre par moi.

Lili.—Ni moi non plus

CE N'EST QUE ÇA... ?

"Un vrai voyage dans la lune !"
C'est par cette annonce à fracas
Que des barnums peu délicats
Ahurirent un jour les gens de ma commune.
Les écoliers n'en dormaient pas.
L'un d'eux, dès que vint le dimanche,
En poche ayant sa pièce blanche,
Courut au spectacle annoncé.
Dans la candeur de son esprit honnête,
D'un espoir il s'était bercé.
Celui de faire avec une forte lunette
L'inspection des continents divers,
Des plaines, des volcans, des fleuves et des mers
De notre blafard satellite,
De lui rendre presque visite.
Quelle mystification !
Sous un hangar, derrière une lentille en verre,
Une photographie à la prétention
De lui représenter cette seur de la terre.
Et qu'y voyait-il ? Rien, pas même un de ces trous
Dont tant de financiers ou plutôt de filous,
Non contents de semer ici-bas les désastres,
Ont à l'envi criblé cette reine des astres.
Pauvre écolier ! Jugez de son courroux
Et de la mine déconlité
Avec laquelle il prononça
Quittant la baraque suslité,
Ces simples mots : "Comment ! Ce n'est que ça... ?"
Pas autre chose, enfant. Et, toute votre vie,
— Armez-vous de philosophie, —
Vous heurtez de ces déceptions.
Plaisirs, amours, beautés dites fascinatrices,
Célébrités du monde, artistes, cantatrices,
Grands hommes que longtemps tout un peuple encensa,
Presque tout vous fera bâiller, pleurer ou rire,
Et vous serez forcé mille fois de vous dire :
"Comment ! Ce n'est que ça... ?"

LA CUISINE CORÉENNE

Le Coréen a son pot-au-feu qui s'appelle *kimchi* ; bœuf bouilli avec navets, oignons, radis et racines variées, fortement assaisonné de poivre et sel, et accompagné d'une sorte de choucroute à l'odeur éœurante. Tout coolie qui se paie cette gourmandise exhale une odeur très forte. S'il sert un Européen, il n'a le droit d'en manger que les jours où il a vingt-quatre heures de congé.

Le poisson tient encore une grande place dans la cuisine du pays. On le mange très avancé et même pourri. L'indigène ne dédaigne pas, en outre, de le déguster cru, et l'on voit fréquemment les pêcheurs à la ligne, accroupis au bord de la rivière, plonger le poisson qu'ils viennent de tirer de l'eau dans un vase de *soy* — sauce très épicée — puis le croquer tout vivant. Le *ho-hoi*, salade d'arêtes de poissons, est une grande friandise.

Mais le régal suprême, aussi apprécié du coolie, quand il peut s'offrir ce luxe, que du roi Li-Hi, c'est la viande de chien. Une soupe au chion est la *nee plus ultra* de tout Coréen. On la considère, d'ailleurs, comme un remède universel infaillible, que le roi s'administre fréquemment, en dépit du médecin américain et du missionnaire protestant attaché à sa personne. Les chiens coréens, de taille moyenne, rappellent ceux de Constantinople et du Caire, le cours moyen est de 25 sous. Les jours de fête, Sa Majesté distribue des cadeaux aux mandarins et aux étrangers résidant à la capitale : le présent de quelques chiens est la plus haute faveur que le souverain puisse accorder.

CHACUN FAIT CE QU'IL PEUT

Un tramp, cherchant des prétextes pour carotter quelques sous. — Monsieur, je suis positif en affaires. Je crois que tout homme rangé devrait élever son monument funèbre avant sa mort. Quant à moi, j'ai limité le coût du mien à \$25. Quelle assistance pouvez-vous donner à l'entreprise. Je suis *business* et désire une réponse prompte.

Le marchand, ahuri. — Si vous ne passez pas la porte tout de suite, je m'engage à fournir le cadavre pour ce monument.

Cette offre généreuse n'a pas été acceptée.